

Sébastien Lise

La Dame au balancier de neige

Bréviaire d'Amour



suivi de

Heume de l'Être

Avertissement (2005)

Sébastien Lise a retenu un nombre limité des 150 poèmes qu'il a composés entre 1981 et 1988 et qu'il a remaniés au fil du temps.

Ils ont fait l'objet d'une diffusion récente (2004) auprès d'écrivains en place et de connaissances ou d'amis.

Ce serait une erreur de comparer *La Dame au balancier de neige*, long poème linéaire et cohérent jailli d'un trait en juin 1982, au *Heaume de l'Être*, un titre sous forme de jeu de mots révélateur d'une période expérimentale.

Le premier recueil défendu par une écriture élégante mais parfois trop ciselée s'appuie sur une symbolique serrée. Seul il témoigne d'une quête gnostique et alchimique qui n'aura pas réussi à sauver Sébastien Lise de lui-même, à le faire accepter par l'exigeante *Fraternité des Fidèles d'Amour*.

L'Œuvre commande d'être découvert dans l'ordre des 33 poèmes numérotés en chiffres romains.

Le second recueil d'une facture parfois relâchée mais à l'accent plus spontané évoque le chansonnier d'un jeune homme qui se cherche et qui utilise toute la palette de la poésie classique pour aboutir à des confettis gris perle.

Pour l'anecdote, au détour d'une page, on retrouvera quelques enseignes bruxelloises, ces puisatières de l'amertume, mais aussi, sous forme d'acronymes, les prénoms de sœurs éphémères qui ont croisé son masque et balisé ses saisons.

Cette ultime publication, sous sa forme numérique, n'a rien d'une bouteille à la mer.

Aujourd'hui, la quarantaine prononcée, l'exil prolongé dans un royaume bouffon, Sébastien Lise offre cette poignée de poèmes à des inconnus comme on laisserait tomber des tessons de cristal au fond d'un canal désaffecté. À dire vrai, dans le Nord, Sébastien Lise s'est vidé de son chant. Il est une heure après lui...

La Dame au balancier de neige

bréviaire d'Amour

I. LA JUSTICE

Non loin de la fenêtre
 ensoleillée
Voici la jeune épouse
Dans l'hermine et la soie
La Dame au trébuchet
Qui m'a donné le prix
Du silence ébréché

Au seuil de la quiétude
L'enfant dans la clairière
Le vivier de son ventre
Elle sait que je suis
D'un corps décortiqué
Alliance ou mésalliance
Ecume d'un sourire
Bouche qui s'évertue
A décliner ce monde

La Dame à la balance
Johannes Vermeer van Delft

II. GEOLE

Je n'ai jamais cessé d'aimer
Dans le pressoir dans le marais
Je voulais dire ce glaucome
Corset de terre et de mer glauque
Où chaque soir sévit ma soif
D'un corps lissé comme un calice
Rose amertume sang de lie
Où chaque jour survit ma peine
Ombre et soupçon de mains rompues
Aux plaisirs que nous seuls prisons

III. COTE A COTE

Le désir se fait jour
Le désert se veut source
Toute amertume est vaine
Ouverture ou vertige
Voile blanche ou noire
Dans le ciel plus qu'un tour
Et dire que je t'aime
Sirène au ruban sombre

Je ne veux pas choisir
Couper la poire en deux
La queue du cerf-volant
Et dire que je suis
De ta beauté la nef
L'horizon clair la brise
Ou bien la mer à boire
Le sel des noces blanches
Ces lames dans ton cœur

IV. MYSTERES

Pour les morts les champs d'orge
Le coffre calciné
Le vin puissant vinaigre
Ou le chant des chacals

Quand la moisson approche
A moi le dieu souffrant
L'intrigue de son corps
J'y veux tremper mes lèvres

Avant qu'il ne descende
En ville ce lisier
De son cœur je muerai
Ma peau noire en offrande

Violons & grillons
L'orgie dans l'herbe folle
Sueur salive ou sperme
Blanchit mieux qu'eau de roche

V. L'AME HORS

Pour celle qui la prive
D'un vrai banquet de noce
Dames d'honneur et vins
De garde à volonté
Quelle ombre se faufile
Dans un corset de soie

De la verve du charme
Sa bouche affecte une anche
Plus d'un regard se croise
Les genoux se dénouent
La chandelle a perlé
De s'aimer voici l'heure

Minuit sombre au clocher
Quel convive se venge
Versant au fond des gorges
Le fleuve de lait rance
Glissant au creux des hanches
Le stérilet de chaux

VI. LA DEMANTELEE

Habile au jeu d'esquilles
La Mort veut se distraire
Assise dans sa loge
Quelle ombre se maquille
Puis contemple ses traits

Dans la chambre nuptiale
Dans la tour condamnée
La reine prise au piège
L'Amour n'est pas son fort
Sent l'archer qui l'assiège
Et la veut sans effort
Sans archet ni arpège
 démence ailée

VII. LAMPYRES (anagrammes en majuscules)

Voir

Quand l'été coule à flots
Dans les bouches d'un fleuve
La folle chevauchée
La souveraine offerte
Aux vigneron bourreaux
Qui lui tournent la tête

Voirie

Tant de morts prenant femme
Tous ces PORCS dans un CORPS
Le DESIR dans les RIDES
Et le COEUR dans l'ECROU
– Qui voit LEPRE & VERRUE
Dans PERLE ou dans REVEUR

Tout s'enfuit tout s'efface
Le soleil mis en perce
Pour des noix pour du vent
Le panache au tournoi
Puis les pleurs sur la chair
Que l'amant draine et lape
sans plaisir

VIII. MAT

Prometteur de beaux soirs
Le fou surprend ma reine
Sur l'échiquier du monde
Ce mobile ossuaire
Plus que des cases noires
Le jeu sans la chandelle
La vermine au verger
Suspendu le Royaume

– J'ai dit Sacre et j'entends
Sécrétions mon amour
De toi je n'attends plus
Qu'un pas sur le côté
L'écheveau des parades
Le couloir de l'impasse
Les tourments de la tour
De toi je ne prendrai
Que ta mort en patience

IX. DELUGE

Lissé de grand matin
Le champ clos de nos corps
De l'aisselle aux phalanges
Ce foyer qui s'éteint
Chandelier de vertèbres
Escarre de nuit blanche
Œil froid de lune rousse

De sombrer voici l'heure
Plus fine et pénétrante
Comme un chant délié
Dans l'aurore inutile
Voici verser la pluie
Qui mouche tour à tour
Nos rousseurs dans la suie

X. FETE MOBILE

Pour changer c'est la Mort
Qui fourrage nos vies
Qui réclame nos têtes
C'est la Mort qui désire
Son dîner aux chandelles
Son brouet de muqueuses
Dans le jardin d'hiver

J'imagine ton corps
Frêle à pareille fête
Ce vieux bourreau des cœurs
Laissant errer sa langue
De sel ou de muguet
Sur tes cils comme ailleurs
Un beau matin commence
A labourer ta gorge
A roussir ma semence

XI. TANGUE

La femme ce vaisseau
Brûlé j'ouvre le bal
Elégance ou fléau
De mon couple qui danse
Pour un temps corps accorts
La fête bat son plein
Je vais de morte en morte
Verrouiller mon enfance

Le dernier pas s'ébauche
Avant la douzième heure
Un cavalier se perd
Dans la soie des chevilles
L'écheveau des mains bleues
– CARPE dit le bouffon

Un dernier corps accore
La partition s'achève
Ma vie prête à sourire
Que ton beau masque brûle
Dans ta vasque de chair
L'enfeu de ta matrice

XII. PASSE

Il n'est pire amoureuse
Qui ne peut m'enlacer
Nuit perdue la nuit blanche
Où rien n'est consommé

Je cours à ta rencontre
Pendant le couvre-feu
Sur le chemin de ronde
Les cent pas du passeur
Me voici dos au mur
Mon Royaume en lisières
Et les berges noyées

Mourir sans te confondre
Avec ce jour de liesse
Au versant de l'écluse
Le banquet de mon frère
Où tout est consommé
De la coupe à tes lèvres

XIII. ORPHEON

Mon dernier chant d'amour
Contre sa délivrance
A minuit rendez-vous
Sur le pont de l'échange

La voici qui s'avance
Par la nuit sans étoile
Son regard dans le vide
Et ma voix qui chancelle
Et mon chant qui se voile
Retournons sur nos pas
Ne jouons pas leur jeu
Rien n'excède un silence
de mort

XIV. MARIE

Lent désert mon amour
Quand tes lèvres se ferment
Au Royaume à rebours
L'enfant meurt avant terme

Sous mes pas tout verger
Tout jardin se clôture
Portail enseveli
Sans trousseau ni serrure
Tout se fond dans le beige
Ou le gris je m'enfonce
Dans la nuit blanche et noire
Où l'on meurt sans pardon

Lors ta frêle beauté
Serrée dans sa guêpière
Descend dans la cité
Se perd dans ses rues chaudes
Comme étoile filante
(Elle a brisé ma vie)
Se donne sans compter
Au rucher des passants
A leur bouche indécente

XV. L'AMANT DE LA REINE

Nous n'irons plus au roi
Ses lauriers sont coupés
Sa tête couronnée
Torchée dans la sciure
Nous n'irons plus au bois
Les femmiers sont fanés
Tous les bassins comblés
De mes doigts les barreaux
Se referment sur moi
Ce corps lassé de fuir
Dans la sangle des sens

Tenderie me disais-je
Dérive de tendresse
Je ne t'opposerai
Pas ton serment d'amour
Son vélin se consume
Dans un feu de sarments

Ton corset délacé
L'écorce de l'appeau
La flûte à bec-de-lièvre
Le chant de la chevêche
Vont m'achever dans l'aube

XVI. CITE DANS LE DESERT

Dernier froissement d'ailes
Quand se brise l'essieu
Que s'arrête la roue
La noria du malheur
Dans le désert des jours
Désamorcer ma vie
Ce moi qui se morcelle
Comme schiste au vent du
 Nord
Ce vieux cœur mis en joue
Par un soleil de plomb
Ce ventre au chevalet
Dans quelque chambre noire

Sentine ou sentinelle
Fermer l'œil de la nuit
L'œil en face du trou
Puis répandre le sel
(Il corrompt le sang fleuve
Ou conserve les corps)
Le sel de ton regard

XVII. CONSOLATION

Je suis veuf de moi-même
Un trousseau dans les douves
L'embaumeuse à la fête
J'ai perdu connaissance
A deux pas du Royaume

Dans ma tour effondrée
Ces nacelles de chair
Ce creuset de sang noir
Où mon cœur au secret
Décantait notre amour
Je suis mort de ma belle
mort

XVIII. STELE

N'arpentez pas mon absence
Vivant dont le corps vous serre
 plus que ma tombe
Une étouffante nuit blanche
 telle fut ma vie

L'âme au frais l'œil soulagé
De ma naissance affranchi
 plus rien ne sert
De savoir que le fléau
D'Amour faussait la balance
De ma destinée cadavre
Pesant de chaux que la terre
 noire épouse

XIX. FUI

Point d'appui dans la mort
Pour le dernier convive
De la dernière fête
(Je veux parler de moi)
Plus de chants de liqueurs
Ni de robe à froisser
Plus de veuve à séduire
Il est minuit passé

Dans ce palais désert
Sommeille la servante
Au lieu des girandoles
C'est l'ironie du sort
Qui sans trêve étincelle
Etoile mon miroir
Alouette hirondelle
En exil au soleil
 Colombe
Trop blanche pour me voir
Point d'orgue dans la tombe

XX. LA VIE SECRETE ou LA RECLUSE

Mais le hasard fait bien les ronces
L'iris fané la quarantaine
Les mains croisées tant il a plu
Ce lent réseau qui décompose
La serre humide je veux dire
La ville maîtresse du Nord
Enclavée dans leur vil royaume
fondrière

– Dans l'enceinte éventrée je vis
le jour la nuit
Moi qu'un seul regard peut sauver
De ce corps j'erre absente et vierge
Source épuisée
Conque ensevelie Toison d'Or
Inutile Etoile sans havre
loin des mers à jamais

I lock my door upon myself
Fernand Khnopff

XXI. SIEGE

Loin des bouches la veuve
La plus seule des veuves
Qui tamise la mer
Et veillant chaque nuit
Le charnier de mon corps
Dispense un fruit secret
De salive et d'argile

Quand leur monde chavire
Eperdu loin du môle
Son amour seul m'importe
Limier fou de lumière
Amorçant le soleil
Au marais de mon sang
Toujours plus immobile

XXII. LA DAME AU SABLON

Dans son bassin de moire
L'Etoile se condense
Elle ouvre le chemin
De l'encens de la soie

Qui lui fait des avances
Voit sa vie jeter l'ancre
Au fond de l'estuaire
L'essaim du sablier
Le miel des jours de fête
Couler de son corsage
De son corps de plaisance
A midi pour moi seul
Un oiseau de bonheur
Cet oiseau pour le chat
Revient jouer le rôle
Du soleil migrateur
Attiré par les pôles

XXIII. PECHEUR

A l'affût dans la nef
Croisée de nos impasses
Quel vieux démon retrouve
Le chemin de mon cœur
Les chenaux de ma chair
Ce vaisseau de l'exil
Des fanaux du naufrage

Passé par tes mains bleues
Si je devais encore
Sombrier tous feux éteints
Les frères de la côte
Mes frères sauveront
(Caresser le rivage
pour apaiser la mer)
Quelque lambeau de voile
Blanche une ombre écorchée
Aux brisants de tes lèvres
De ta langue de terre

XXIV. VENUS

Dans sa robe de faille
Celle qui tend la main
Comme on tendrait la joue
Qui change de visage
Pour garder son empire
Dans l'eau remet en jeu
Son corps de grand chemin
Ruban qui se dénoue
Rousseur qui me détresse

A
Force de m'enliser
Pour voir l'Etoile en feu
Dans l'ancien bras de mer
La coquille est brisée
Pourceau voici ma perle
Au fond des servitudes
Comme un bouquet de pleurs
Rose et lys ne sont plus
Que ronce ou liseron
Dans le jardin d'hiver
Mon banquet se banquise

XXV. ENFANCE AGONIE

Dans ce pays vois-tu
Son ordre sent l'ordure
Chacun fait comme il pleut
Chacun subit sa peine
Dans cette capitale
Un roi seul dans les serres
Un canal mort des tours
Sans nombre un cœur détruit
Leur vie me disais-tu
Traînée de poudre aux yeux
Nulle qui ne s'élude
Aux marées des miroirs
Au mascaret des masques

Poche crevée de mère
Passant lourd de mon sang
Dans la douleur de l'aube
A temps je me retire
L'éloignement des côtes
(Lise où pourrit mon père
Démembré disloqué)
Réduit ce lent royaume
A ta peau de chagrin
A ton mouchoir de poche
Au grain de la jetée

XXVI. UNE VILLE ABANDONNEE

Qui veut s'offrir la veuve
L'or de sa double alliance
Aux confins de la ville
Attend la sécheresse
Les nausées de la noce
Un concert de crécelles
Ou deux mains qui lacèrent

Pour son cœur sans clairière
Lac d'Amour ensablé
Lazaret noir de cygnes
Canaux perclus de mousses
Et mouvant labyrinthe
J'engloutirai la clé
De l'écluse entrouverte
Aux frissons de la mer

XXVII. AU TOMBEAU

L'escarcelle au bassin
Deux vierges dans l'aurore
Soudoient les sentinelles
(De la perle au denier
Tout est faux dans l'enceinte)
Traversent le verger
Pour laisser deux chardons
Le bûcher de leur bouche
Comme un feu de remords
Sur l'ombre de mon corps

XXVIII. LA FORCE

Perdus le sceau le jour
Et l'heure mais je veille
Ton présent douloureux
Mort à la belle étoile
Cet enfant décharné
De notre amour sans nom
Que la servante enfouit
Dans le fond du verger

Epuisés le soleil
Jaillissant des nuits blanches
Comme une source étreinte
L'œil bleu de la croisée
Le cellier du silence
De Celle que je chante
Et qui ne peut m'entendre

– Qui l'atteint se découvre
Et se tait sans retour
Voici l'anse et pour l'autre
(Ne prononce aucun nom
Qui ne soit de l'encens)
Le désir affaîté
L'Amour vrai qui protège
De la chute en soi-même
Ce lacis de viscères

XXIX. TEMPERANCE

Vessie crevée l'amour
Celui que tu me chantes
Le corps n'est plus que vase
La perle un œil de verre
Je ne vois que mon champ
L'embouchure où dégorge
Les eaux noires du fleuve
L'estuaire où se vide
Le soleil écorché

Qu'il meure à petit flot
Diaphane étioilé
Sans que la mer efface
L'horizon des fanaux
La source de l'Etoile
Sans que la vigie perde
L'eau douce d'un regard
Dans le désert des femmes

La chute d'Icare
Pieter Bruegel

XXX. L'ETOILE

Chant d'exil chanterelle
Au versant des nuits blanches
Voici le jour dernier
Hirondelle ou colombe
Au poing du fauconnier
Le complice de celle
Qui vierge de désirs
A dérobé deux ailes
Afin de revenir
Avec ma bonne étoile

XXXI. LE JUGEMENT

Au fil des côtes
Jouer sa vie
Offrir le sceptre
Et le fouet
Le fou qui donne
Sa langue au chien
Et dont la peau
Tremble est un autre
Homme en latence

pour Isis

XXXII. LE MONDE

A genoux dans la neige
Qui portait jour et nuit
Les scories de mon corps
De peine ou de lumière
Et quel jeu couvrait-il
Sur le chantier désert
De son aile noircie
De son chant pour la Pierre
Et quel feu couvait-il

– Attentive au possible
Celle qui me dévêt
De tout l'or de ce monde
Brûlant à mon chevet
D'achever le voyage
D'enfanter le soleil
De cette nuit sans ronde

XXXIII. LA CLANDESTINE

Assise dans l'Aurore
Voici la Veuve enceinte
La main gantée de blanc
Qui sépare et protège
Le seul grain de ma ville
Ecorchée de leur monde
En friche à l'abandon

Voici le temps venu
De garder le silence
Oublié de la meute
Je ne porte plus d'ombre
Je descends tête nue
Le fleuve d'un regard

A Midi

Je meurs et je demeure
Quelle baie saturée
De soleil me fait-Elle
Connaître

Heaume de l'Étre

choix de poèmes anciens

1981 - 1988



CHUTE D'ICARE. BRUXELLES.

Le jour meurt depuis l'aube il retourne ma terre
Je vois dans son regard les plaies de l'horizon
L'île au roi déposé la nef chargée de pierres
Précieuses demain guerres famines déluges
Des sillons perte blanche aux canaux fistuleux

Qu'importe le perdant si je puis dominer
Comme un soleil sans lune aux lentes consommations
Le dernier labyrinthe ou ces murs de mэрule
Dépasser le désir le mouroir de l'enceinte
Exiguë cette enclave où leurs fils tomberont
Des deux fumiers de la frontière du royaume
Vigilants fossoyeurs florissant aux billots
Et frileux porcs voûtés sous le poids de leurs mots
rongés par les pluies traversières

*La chute d'Icare
Pieter Bruegel*

LES TROUE-MAIN

Moi qui ne veux plus voir le vivant ou sa veuve
Soumettre au moins offrant ses douloureux moignons,
Des enfants s'épuiser dans les boues d'un long fleuve,
J'ai rongé leur soleil puis jeté le trognon.

Au blanc marais de la lune, éphémère obole
A mon corps dénudé, la corde au goitre bleu,
Je me laisse embaumer par deux sœurs aux mains lentes
Qui sur le sable fin sans faiblir jouent mon jeu
– Je me vois bien en dieu pourvu que je me sauve
Par un vieux canal mort dont ils ont le secret.

Mon voyage est payé, le chanvre se consume,
Les ciseaux du passeur me dégagent le cou.
Voici ma rédemption : la cange de fortune
(Mes adieux à la Senne, au royaume, à l'égout)
Qui remonte le Nil et se fond dans la source.

LE GISANT DE L'ETOILE (Bruxelles, de t'Serclaes au Cirio)

La ville s'enchevêtre au chevet de l'Etoile
Son frêle ange gardien pressé de le semer
S'est glissé dans un bain de flâneuses, rivé
A leurs appas lissés par des pluies séminales.

Il fuit le gisant noir astiqué par les veuves
Du monde entier pour le sérail à ciel ouvert
Des lécheurs de vitrine et de chairs de soie. Perd
Sa trace qui détourne un regard de ce fleuve.

Le soleil se relève au creux du Mont des Arts :
C'est le temps de sécher son cœur, léger buvard,
Sur la plus haute flèche.

On dit qu'un beau dimanche
L'amant désespéré, l'aile comme un fardeau
Et l'esprit saint brûlé sous la peau rousse et blanche,
S'est changé en Archange au creuset du Cirio.

GANGUE REINE

Grâce aux mains qui s'étalent
Sans frémir au billot
Les voici côte à côte
La reine et sa rivale

L'une évitant ma porte
Aurait voulu dresser
Les aigles des cohortes
Au sommet du glacier

L'autre attendait son heure
Le temps que l'oiseau meure
Encerclé de couleuvres
Dans le verger sans fruits
De mon palais détruit
Où l'amour fit son œuvre

TOISON D'OR

Toi le dernier fleuron d'un royaume à l'encan
(Nul brasier de baisers, que deux langues féroces),
Ne goûte pas leur vigne imprégnée de couchants
Ni cet agneau choisi pour ton banquet de noce.

« On n'a que soi », pensait ton fiancé venu
De la ville frontière où sa vie se morcelle.
– La nuit blanche est un œil : vous voici dévêtus
Pour célébrer l'Amour, volière ou chanterelle.

Mais au palais du roi, tout désir est blessant ;
Pour Dieu seul, son épouse épanche un peu de sang
– Leur passé te poursuit de la douve aux étoiles.

Quel noceur, dans quel bouge, va découvrir ton
Corps ? Et qui, pour changer, veut t'imposer le voile
Puis l'exil de l'enceinte où fleurit le bubon ?

MOI ISIS

Le soleil dans les tasses
Versant l'heure du thé
Porcelaine & pourceaux
Tout zeste les menace
D'amertume en été

Dans un lent soubresaut
Le petit doigt levé
La salive à la bouche
Vont-ils se rapprocher
D'Elle buisson ardent
Buisson creux labyrinthe
Essaim de faux-bourdon
Vont-ils voir la Beauté
La Mère souricière

– Pour eux l'Amour sera
Nuée de sauterelles
Au plus fort de l'été
Moiteurs et moisissures

Moi le fou de ces femmes
Qui ont fui leurs désirs
Et dont les mains se fanent
Pour ne plus rien offrir
Je fais monter l'enchère

JEUX DE GLACE

Dans la chambre du roi
Quelle veuve à genoux
Les mains sur la poitrine
Lanières qui la nient
Se livre à son bourreau
Puis se change en secret
L'estafilade au bas

Il suffirait d'un geste
Pour que de ses appas
Plus un soupçon ne reste
Et que son dernier maître
Vu sous un autre jour
Lentement la pénètre
Puis renonce à l'amour

ANNONCIATION (acronyme)

Jeu de hasard que d'aimer
En un mois qui ne demande
Ni tourment ni cruauté.
Avant d'œuvrer sous l'ombrelle,
Verras-tu sa bouche en cœur,
Ange assis sur la margelle,
Impassible séducteur,
Sais-tu quel dieu l'aiguillonne ?

Pour attiser ton regard,
La Vierge a mis ses bas noirs :
Un ange qui s'abandonne
Se résume à queue d'aronde.

Douze coups : le soleil tombe
Enlisé au fond d'un puits.
Fautive, elle offre ses lèvres,
Engloutit ce corps de sèvres
Unissant la terre au feu
du paradis.

ANNONCIATION

Ange plus mort que vif,
Qu'importe si tu crèves
De ce corps, frêle esquif
Echoué sur mes lèvres,
De passion, belle enceinte
Ou marais devant la
Ville des guerres saintes.

Roseaux brisés mes doigts
Qui dès l'hiver t'exilent
Pour Lui donner le jour
Puis répandre l'Amour
Comme une tache d'huile
Galvaudée sur la neige.

LE JOUR DU SEIGNEUR

Marie qui reconforte
Les apôtres poltrons
Nul ne sait ce qu'ils font
Cloués devant la porte
Arrose un tournesol

Dans le faux crépuscule
Quel ange tourne bride
Ou reprend ses longs vols
Quel vigile aux mains vides
Se retranche au désert
Pour se perdre en soi-même

Accoudée au balcon
Marie toujours confiante
La douce pénitente
Aux cheveux parfumés
Pressent que ce dimanche
Comme un corps amoureux
Sous de chaudes phalanges
Le monde fait peau neuve
La tombe est moins étanche
Sa vie a changé d'âme

QUITTER CE MONDE S'EMONDER

Rien ne se crée tout s'est perdu
Dans ce bassin ma vie s'enlise
Du fruit aux chairs du fond de l'âge
Patient le ver en nous voyage
Verger clos verge et vergetures
(Elle fait l'étoile de mer)
L'Amour me surprendra toujours

Il n'y a plus d'yeux sous nos paupières
Plonger sombrer boire la tasse
Dans la plus stricte intimité
Qui vous dénude et me dé nue
Vase où les cœurs brisés s'entassent
Fleur bleue fleur de peau fleur de l'âge
A la mer bouquet d'immortelles
Et que mon corps ne soit plus qu'un
souvenir de l'été

ETE A BRUXELLES (Gare du Midi, quartier portugais)

La roue voilée de la Foire
Du Midi rend le témoin
Au soleil veule en terrasse
Deux amants sont venus boire
Quelque blanche amère et tiède
– Si loin du Tage et de personne
Toute langue y sent l'exil
L'angoisse du dernier verre
Quand leur mer n'est plus que mousse
L'ivresse du Nouveau Monde
La poussière des chantiers

Dépossédée de la Senne
Perte des eaux morte enceinte
La ville en forme de cœur
Brisé de la terre au ciel
Vomit ce couple discret
Du Nord jusqu'au Midi plein
Canal déférent foyer
De mérule un vieux corps sans
Amour serre un autre corps
Dans quelque chambre d'hôtel
Abandonné condamné
La seize rue de Mérode

LE SEIGNEUR AU CERCUEIL

Vous qui penchez la nuit sur l'étroite margelle
Vos corps désemparés désirs qui s'amoncellent
Ravivez chaque cierge avant de L'embaumer
Choyez son cœur autant qu'il vous a consolées
O veuves dévorées par un vœu solennel
Puis devant le tombeau rassemblez-vous nombreuses

Quelque vierge dressée puis lâchée dans la ville
Célébrant son faux dieu de sa main d'oiseleuse
Veut cimenter le puits de l'Amant démembré
– Vous n'auriez du soleil que l'ombre et le coucher

LE PELICAN

Ma Bien-Aimée, ô sœur douloureusement belle
De répandre l'amour dans leur ville repue
Ou de porter le deuil si le fleuve est en crue
– *Voici l'aube, écuyer, ne reste plus pour elle !*

Je suivrai le soleil, raisin sec des coteaux,
Le corps tendu vers Dieu, ce frêle essaim de mouches,
Cet arbalétrier qui sans viser me touche
– *Vierge du monde, il faut passer par le tombeau !*

Deux fanaux dans la boue, le chêne enceint de ronces,
La montée vers la mort, ô futur chevalier,
Tout ce qui me délie de mon enfance annonce
Le gisant de la mère et l'oiseau pétrifié,
Le baptême de cendre et l'exil du voyage
– *Noue le châle à ton bras, la force du lignage !*

à ma mère

MON NORD

– Demain soir je passerai te prendre il faudrait
S'attendre au bord de chaque trottoir mon amour
A voir sourire un ange as-tu bien fait le trou
entre la Mort et nous

(Marie) – Pas une âme qui vive un soubresaut de mouche
Que mon soleil chambré dans la rue la plus chaude
qui te prendra la nuit

– Tes jambes sous l'averse aiguisent mon regard
Me font raser les murs tamiser tout mon Nord
Du néant aux néons du pôle à ton épaule

(Marie) – Dans ce faux labyrinthe à portée de mes serres
Les draps sont dépliés pour des lices stériles
que blanchira l'aurore

– Où suis-je descendu le seul témoin n'est plus
Que l'ombre d'un passant le seul témoin n'est plus
Que ton miroir pressé de rayer mon regard

LASSE POIRE

La lune a grillé la nuit
Blanche aux urinoirs de l'aube
L'amour plus mort que la mort
Passé le temps à tuer
Le temps ma verge ductile
Polissant les mêmes cuisses
Tes seins clochers de l'errance
Découvrant la même langue
– Vœu coulant qui nous resserre

AMOUR PERINEE (acronyme)

Périmé notre amour anémone
Automne orgue asthme année monotone
Sommeil cellier d'aubes tout est bu
Consommé la passion le dessert
Artère où tu reprends ton bain d'hommes
Leur vie s'écoule comme un abcès
Et ces baisers bavés sur tes lèvres

ELUS SEUL (acronyme)

J'ouvre la main la nuit tombe comme un fruit mûr
Oisive une ombre fume en lisant l'avenir
Esseulé quel enfant s'amuse avec des cendres
L'étranger boit sa peine il faudrait que je rentre

CATARACTE (acronyme)

Grille un regard joue de la paume
Offre-toi la lune en croissant
Fonte la neige à flanc de cime
Femme aurons-nous toute la nuit
Impatients les morts eux-mêmes
Ne sont plus ce qu'ils étaient

AIMANT (acronyme)

Archipel de miroirs enfance
Crâne à rebours quelle ombre tourne
En rond qui poursuit le soleil
Fondu le temps sombre demeure
Rive ton corps lâche leur monde
Errance au Broyaume éternel
Rentre au port mon palais s'éveille
Et de t'attendre la nuit brûle
de lents déluges

DECLIN DEUIL

Quel temps de chien m'a brodé
Ce vieux tissu de mensonges
Plus qu'un beau jour à tirer
Par tes cheveux couleur chanvre
Par les deux bouts de tes seins
Une dernière cartouche
A fondre au fond de la bouche
– Faire long feu ne pas faire
Long feu telle est la question
Une question de secondes

En cas d'accident mortel
Chien couchant le soleil décline
Sa responsabilité
Pêche interdite un baiser
Tombe à l'eau mes vers blancs noient
Le poisson bouche fendue
Sur les berges de l'étang
Miroir désert autopsie
D'un noyé vêtu de noir
Sourire n'est plus que rides
A la surface de l'eau

NEF D'UN FOU (acronyme)

Mer grise nef d'un fou sevré de son eau douce
Ancre étoile de mort décoction d'occidents
Rejette-moi vers la tourbe vierge étendue
Têtard figé bourbier de nues buisson de larves
Ile où sombre un clocher nacelle au sein d'ivraie
Nuit feu qui me dissout leucémie du soleil
Eternel échassier captif de ton regard
de cendre

MER DU MORT - MOORDZEE

Soleil sécrétion de mouches
Un monde fou qui s'évade
Nageuse au loin son corps sombre
Assis l'été la terrasse
Noyée sous la fumée grise
Du vin cet homme à plaisir
A pris le temps de mourir
 au bord de la mer

à mon père

LACK OF LOVE

Retourne à Bruges
Au Lac d'Amour
Le seul refuge
Au dernier jour
Du lent déluge

FRATERNITE AU CERCUEIL (Bruxelles, rue des Harengs)

Serrés comme des harengs
Leurs dos sont des salières
Autour d'un guéridon
(Plus de membre d'honneur)
Trois vieux morts fraternels
Pour changer de la bière
Dans le crâne d'un roi
Portant nom de canal
Veulent boire un cocktail
Concocté par la rousse
Au corps violoncelle
Au cœur jamais brisé
A la jupe fendue
Comme leur bouche aride
– Tout est bien qui finit

TAVERNE L'ESPERANCE (Bruxelles)

Un cœur liquoreux
Vers qui tend ma bouche
Au cercle privé
Tout le monde y perd
Pas la moindre touche
Il faut consommer
Sans folle espérance
Ni flot d'amertume
Deux sœurs de la revue
Me font les yeux doux

L'une abat sa carte
Maîtresse et m'emporte
L'autre son client
Fidèle une Parque
A filé la nuit
Tourné le talon
Aiguille à midi
L'heure du suicide
L'entraîneuse monte
Un coup si je pars
En beauté mon Eve
Attends-moi ce soir
Jusqu'à l'impatience
Partout rue des Cendres

L'AME D'OR

Leur monde
S'effondre
Ma vie
Dévie
Quittant
Le temps
Rapace
L'espace
Etroit

Cette âme
Qui brûle
D'un feu
Grégeois
Oscille
Au bord
D'un corps
Sébile

ENCORE HEUREUX (acronyme)

Aurore l'amour
Gicle et tressaille en
Nous le jour brûlant
Été comme hiver
Sourd à fleur de sexe

LISE

Voici l'été comme un lent fleuve
De vaisseaux d'or qui s'enchevêtrent
Les yeux fermés je suis mon Maître
La terre neuve en déshérence
Point de lumière un dernier coup
Bien serré seul mon corps étale
Sa quarantaine en ce brumeux
DELTA

Demain s'effondre sous ma langue
Le cœur plus sec qu'un vieux bûcher
Je ne bois plus je suis lucide
Toute caravelle s'échoue
Toute caravane s'enlise
Dans leur désert je n'aboie plus
J'ai pansé ma plaie Sébastien
LISE
La mort me rend la transparence

DERNIERS VERS

J'entre dans le désert de mon dernier hiver
Dans l'eau je veux dormir la mer suffira-t-elle
Je me sens dériver je n'ai plus besoin d'ailes
Les morts seraient heureux s'ils savaient qu'ils sont morts

L'ETRE (anagrammes)

NACRE	deviens ce que tu es
ANCRE	deviens ce que tu es
CARNE	deviens ce que tu es
RANCE	deviens ce que tu es
ECRAN	deviens ce que tu es

CRANE

DEATH OU LA MORT DE LA MORT

Mort, cache ton orgueil. Si des faibles te nomment
Cruelle et sans pitié, moi je sais que c'est faux
Car l'homme que tu crois avoir défait ne meurt
Pas vraiment, pauvre Mort, et tu ne m'auras point.

Le Sommeil apaisant contrefait un plaisir
Que tu sais procurer d'une main généreuse.
Et les preux n'ont qu'un but : s'asseoir à ton festin
– Soulagement des chairs, délivrance de l'âme.

Esclave du Destin, des rois, des miséreux,
Tu côtoies le Poison, la Guerre et les Fléaux ;
Et l'opium, ou quelque liqueur, me berce mieux
Que tes bras. Tu vois, rien ne justifie ta morgue.

Le temps de fermer l'œil, je veillerai sans fin
Et tu me rendras tout, jusqu'à ton dernier souffle !

*Holy Sonnets, X. John DONNE (1573-1631).
Traduction libre de Sébastien LISE.*

Editeur responsable : Joël Goffin, 14 rue Bayard à Braine-l'Alleud (B)
version 271220